

diction. Qu'elle vous soit chère et précieuse ! Célébrez-la avec toute la piété dont vous êtes capables. Oui, qu'en ce jour, comme le disait Urbain IV dans la bulle d'institution, les dévotes troupes des fidèles s'assemblent dans les temples en grand nombre et avec une ferveur extraordinaire. Que le clergé et le peuple témoignent leur joie par des cantiques de louanges. Que la foi s'épanche en bénédictions. Que l'espérance bondisse de joie. Que la charité tressaille d'allégresse. Que la dévotion jubile. Que la pureté se console et que l'assemblée des saints soit remplie d'une douceur spirituelle !

II

Avant d'instituer la *Fête-Dieu*, le pape Urbain IV avait eu à cœur d'élever en l'honneur de cette solennité un monument digne d'elle. Il chargea saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure de composer, chacun de leur côté, un office du Saint-Sacrement. Au jour indiqué, les deux religieux vinrent soumettre leur œuvre au jugement du Pontife. Saint Thomas commença par lire les leçons et les répons, admirablement choisis dans l'Écriture sainte. En entendant les hymnes et les cantiques de cet office, saint Bonaventure versait des larmes d'admiration. Quand vint son tour, il se jeta aux pieds du pape, en disant : « Très Saint Père, quand j'écoutais frère Thomas, il me semblait entendre le Saint-Esprit. Lui seul peut avoir inspiré d'aussi belles pensées, et j'aurais cru commettre un sacrilège, si j'avais laissé subsister mon faible ouvrage à côté de beautés si merveilleuses. Voici ce qui en reste. » Et le

filz de saint François, secouant sa robe de bure, fit tomber à terre les fragments du manuscrit qu'il venait de lacérer. Le Souverain Pontife admira profondément ces deux religieux dont l'un avait produit un chef-d'œuvre de littérature, et dont l'autre avait accompli un chef-d'œuvre d'humilité (1).

L'office du Saint-Sacrement, en effet, est la perle de la liturgie romaine. C'est un drame sacré où se déroule toute l'économie du grand mystère de notre religion. C'est un poème divin où saint Thomas chante le dogme eucharistique avec ses majestueuses grandeurs et ses douceurs infinies. Il fait appel à l'Ancien et au Nouveau Testament pour célébrer le mystère dont ils sont pleins. Faisant un choix exquis des fleurs eucharistiques qui émaillent les saintes Écritures, il a, on peut le dire, composé un traité complet de l'Eucharistie considérée comme sacrifice, comme communion, comme présence réelle ; mais quel traité délicieux, pratique, embaumé, angélique ! Il oppose avec un art merveilleux les prophéties à leur accomplissement, les figures à la réalité qu'elles signifiaient. Il chante les grandeurs du Sacrement, les dispositions qu'il exige, les effets qu'il produit : la pureté, la joie, la consolation, la force, l'union des chrétiens entre eux et avec leur chef, la déification des fils d'Adam ! Il emprunte ses accents inimitables aux paroles inspirées, aux plus belles pensées des Pères, et à ses sublimes inspirations, et il les dispose dans un ordre où règnent à la fois la plus délicieuse variété et la plus merveilleuse unité !

A la Messe, nous avons à l'*Introït* le souvenir de la manne du désert, figure de l'Eucharistie ; à l'*Épître*

(1) Corblet : *Histoire du Sacrement de l'Eucharistie*.

c'est le beau passage de la lettre de saint Paul, où il raconte aux Corinthiens l'institution de l'Eucharistie comme *Souvenir*, et où il signale les dispositions nécessaires pour participer dignement à la Cène de la loi nouvelle; à l'*Évangile* j'entends la parole du Sauveur affirmant avec la clarté la plus éblouissante la vérité du dogme eucharistique. Quelles sont belles particulièrement les trois prières du saint Sacrifice, où sont si bien exprimés et la nature de l'Eucharistie, et les deux principaux effets qu'elle est appelée à produire, savoir: l'union fraternelle entre tous les chrétiens et la grâce de la persévérance finale. « O Dieu, s'écrie le prêtre au nom de tous les fidèles, ô Dieu qui nous avez laissé, dans un admirable sacrement, le mémorial de votre Passion, faites que nous honorions de telle sorte les mystères sacrés de votre corps et de votre sang, que nous ressentions toujours en nous le fruit de votre rédemption... Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que pendant l'éternité, nous jouissions pleinement de votre divinité, cachée sous les espèces eucharistiques, où nous recevons votre corps et votre sang adorables. »

Aux Vêpres, même onction, même à propos, même bonheur d'expression. Les antiennes, sans parler de l'ineffable *O sacrum convivium*, sont prises des psaumes et mettent dans un admirable relief, la pensée eucharistique qu'ils contiennent. Je n'ai qu'à vous les citer, pour vous les faire goûter: « Prêtre pour l'éternité, le Christ Notre-Seigneur *offre le pain et le vin*, selon l'ordre de Melchisédech. — Le Seigneur miséricordieux a donné à ceux qui le craignent *une nourriture*, en mémoire de toutes ses merveilles. — Je prendrai le *calice du salut* et je sacrifierai l'*hostie de louange*. — Que les enfants de l'Église soient rangés

autour de la table du Seigneur comme de jeunes plants d'oliviers. — Celui qui fait régner la paix dans l'Église est le Seigneur qui *nous nourrit du plus pur froment*. »

Sans rien dire des chants qui sont si beaux, si grands, si suaves et si harmonieux, je me hâte de vous signaler les hymnes en même temps que la prose de l'office du Saint-Sacrement. C'est là que saint Thomas a donné toute la mesure de son brûlant amour pour la divine Eucharistie. Ces chants ont pour objet l'institution de l'adorable Sacrement. Les premières strophes sont une invitation à louer et à adorer le Sauveur dans le mystère de l'autel: *Pange lingua*; — *Lauda, Sion*; — *Sacris solemniis*. — A ce début succède la narration de la dernière Cène et l'exposition du dogme de l'Eucharistie. Cette exposition, courte dans le *Pange lingua* et le *Verbum supernum*, est plus longue dans le *Sacris solemniis* et très développée dans le *Lauda Sion*. A la fin arrive une conclusion, si l'on peut appeler ainsi ces cris de l'âme, ces soupirs enflammés qui terminent les poèmes eucharistiques: *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui*; — *O salutaris Hostia*; — *O res mirabilis*; — *Ecce Panis angelorum*!

Le *Pange lingua* est d'une admirable simplicité; le *Verbum supernum* est très majestueux; le *Sacris solemniis* est plein d'enthousiasme; mais le sublime de précision, de science, de lyrisme, d'onction, c'est le *Lauda Sion*!

En vérité, saint Thomas a épuisé dans ces compositions les formules de la louange, de l'admiration et de l'amour. Il ne se rencontrera plus dans le cours des siècles un homme qui trouve de pareils accents; et, si les anges prosternés devant la sainte Eucharistie,

interrompent, par des mélodies que nous n'entendons pas, la louange du silence, ils emploient sans doute les poésies du Docteur angélique, impuissants qu'ils sont à créer des pensées plus hautes, des paroles plus enflammées, et de plus beaux concerts. Aussi ces hymnes sont elles devenues comme inséparables du culte du Saint-Sacrement. L'Église s'en sert, non-seulement au jour de la Fête-Dieu, mais toutes les fois qu'elle veut rendre aux saints mystères un culte public et solennel. Que le corps du Sauveur apparaisse sous la coupole de Saint-Pierre de Rome ou dans la plus humble église de village, il est salué par le *Pange lingua* ou le *Lauda, Sion*. Ces chants sacrés participent à la durée du monde et à celle de l'Église ; ils subsisteront tant que la terre donnera à l'homme le pain et le vin ; tant qu'il y aura un prêtre pour changer sur l'autel ces dons de la nature au Corps et au Sang de Jésus-Christ (1).

Aussi bien, estimons, aimons, méditons l'*Office du Saint-Sacrement*. Il est le traité le plus beau, le plus complet, le plus saisissant, composé sur l'Eucharistie. Je ne m'étonne pas que, par une ineffable condescendance, Notre-Seigneur ait daigné en féliciter l'auteur en lui disant : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas, quelle récompense désirez-vous ? »

III

Parlons, en terminant, de l'importante cérémonie qui

(1) Revue du Monde catholique : *L'Office du Saint-Sacrement*.

distingue cette solennité entre toutes : la procession de la *Fête-Dieu*, qui est toutefois d'une origine plus récente que la fête du Corps du Seigneur elle-même.

Le saint Concile de Trente en a relevé, d'une manière excellente, l'utilité et la grandeur à l'encontre des attaques blasphématoires de l'hérésie protestante. « Le saint Concile déclare très pieuse et très sainte la coutume, qui s'est introduite dans l'Église, de consacrer chaque année une fête spéciale à célébrer de toute manière l'auguste Sacrement, comme aussi de le porter en procession par les rues et les places publiques avec pompe et honneur. Il est bien juste en effet que soient établis certains jours où les chrétiens, par une démonstration solennelle et toute particulière, témoignent de leur gratitude et dévot souvenir envers le commun Seigneur et Rédempteur, pour le bienfait ineffable et divin qui remet sous nos yeux la victoire et le triomphe de sa mort. Ainsi fallait-il encore que la vérité victorieuse triomphât du mensonge et de l'hérésie, de telle sorte que ses adversaires, au sein d'une telle splendeur et d'une si grande joie de toute l'Église, ou perdent courage et sèchent de dépit, ou touchés de honte et de confusion viennent enfin à résipiscence. »

En effet, la procession de la *Fête-Dieu* est l'affirmation par excellence des grandeurs du Très-Haut ; une supplication toute puissante qui attire sur la terre des grâces abondantes ; et en même temps une prédication éminemment efficace, capable de toucher les cœurs les plus endurcis. Qu'il est beau le spectacle de toutes les paroisses de la chrétienté, se réunissant pour faire à Jésus une magnifique garde d'honneur, un triomphe solennel et pacifique, l'acclamant comme le Roi de l'univers, faisant brûler l'encens en son honneur, répandant sous ses pas les prières et les fleurs, et réunis-

sant, dans une même adoration, les hommages du ciel et de la terre, les hommages de tous les règnes de la création, les hommages des esprits et des corps, *Christum regem adoremus!* Qu'il est touchant de voir le Dieu de l'univers parcourant les rues de nos cités et de nos bourgades, et bénissant ses enfants agenouillés à ses pieds dans le respect, la joie, la confiance et l'amour, *Nobiscum Deus!* Quoi d'étonnant, si les justes sont enivrés de bonheur et si les pécheurs eux-mêmes sont impressionnés au meilleur endroit de leur cœur. « Je n'ai jamais vu, disait au dernier siècle un fameux impie, Diderot, je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux; tant d'hommes, le front prosterné contre la terre; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles en aient été émues, en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux! »

Ce jour est vraiment le jour de Dieu et des hommes. En effet, s'écrie le P. Faber (1), combien, en ce jour, d'actes ineffables de foi et d'amour, de triomphe et de réparation! Le monde entier et l'air du printemps sont remplis de chants d'allégresse. Les jardins sont dépouillés de leurs plus belles fleurs; les cloches font retentir au loin leurs joyeux carillons; le canon ébranle les échos des Andes et des Apennins; les navires pa-

(1) Le Saint-Sacrement, traduction Bernhardt.

voisés donnent aux abords de la mer un air de fête, et la pompe des armées royales ou républicaines vient rendre hommage au Roi des rois. Le Pape, sur son trône, et la petite fille dans son village, les religieuses cloîtrées et les ermites solitaires, les évêques, les dignitaires et les prédicateurs, les empereurs, les rois et les princes, tous sont aujourd'hui remplis de la pensée du Saint-Sacrement. Le péché semble oublié. C'est une ivresse semblable à celle qui transporte l'âme à son entrée dans le ciel.

Donc, reconnaissance à Dieu pour l'institution de cette belle fête! Donc, livrons-nous à tous les sentiments de foi, d'amour et de réparation que nous inspire le bel office du Saint-Sacrement! Donc, assistons avec empressement, dévotion, respect et aussi une sainte fierté à la grande procession! Et si nous sommes privés, par le malheur des temps, de cette incomparable et consolante cérémonie de la liturgie catholique, suppléons-y par les ardeurs de notre dévotion et de notre piété. Imitons en quelque chose la foi de ce bon chrétien dont nous parle le rédacteur de l'*Écho de Fourvières*, à qui nous laissons la parole. Oh! il avait une manière à lui, ce brave ouvrier, de célébrer la *Fête-Dieu*.

« Comment, se disait-il, on forcerait le bon Dieu à ne plus aller où il voudrait? Eh bien! moi, je veux montrer au bon Dieu qu'il est partout chez lui, et nous verrons bien, dimanche, s'il n'y a pas comme autrefois la procession. »

Que fit-il? Il se prépara de son mieux et avec une ardeur extraordinaire à sa communion du dimanche de la *Fête-Dieu*. Son action de grâces achevée, il se mit à parcourir, dans un recueillement que les anges ont du voir avec bonheur, toutes les rues de sa paroisse.


Aux endroits où autrefois s'était élevé le reposoir de la *Fête-Dieu*, il s'arrêtait juste, disait-il, ce qu'il fallait pour laisser au bon Dieu le temps de donner ses bénédictions, et il continuait le parcours qu'il s'était proposé. « Le Très Saint-Sacrement a, disait-il, un bien vilain dais, mais Dieu est si bon qu'il s'en contente. »

Je ne sais ce que vous pensez de cette manière originale de faire la procession ; pour moi, elle m'a ému profondément.

Comme le brave ouvrier, transformons nos cœurs en autant de reposoirs, et par nous, comme autrefois, le divin Maître pourra répandre des bénédictions, qui, pour être données d'une manière cachée, n'en seront pas moins efficaces et salutaires. — Loué soit et béni à jamais Jésus-Christ dans le Très Saint-Sacrement !

Qu'on prenne tous les moyens pour faire connaître la très sainte Eucharistie.

PIE IX.



CHAPITRE II

L'ŒUVRE DE L'ADORATION PERPÉTUELLE (1)

QUEL EST LE SENS DE LA SOLENNITÉ DE L'ADORATION
PERPÉTUELLE ?

*Christum regem adoremus,
dominantem gentibus, qui se
manducantibus dat spiritus
pinguedinem.*

Adorons le Christ-Roi, le
Maître des nations, qui donne
à ceux qui le reçoivent la per-
fection de la vie spirituelle.

(Ex. Lit. Cath.).

L'époque où nous vivons est vraiment l'époque des contrastes. Jamais notre foi n'a été plus attaquée ; jamais elle n'a suscité de plus ardentes sympathies. Jamais notre religion n'a été plus moquée

(1) La dévotion de l'Adoration perpétuelle, dit M. Blanchon dans sa notice sur les *Œuvres Eucharistiques*, qui a pris naissance au seizième siècle au sein même de la capitale du monde chrétien, a toujours été particulièrement favorisée par les Souverains Pontifes. A Rome, le premier jour de l'année liturgique, c'est-à-dire le premier dimanche de l'Avent, le Saint-Sacrement est exposé par le Saint-Père dans la chapelle Pauline, au Vatican ; il y reste jus-